

LA MÈRE À BOIRE.

LES EDITIONS LA BRUYÈRE (1995).

*"Que c'est précis. Que c'est original. Des tranches de vie que les mots habillent en dimanche.
Je m'en suis réjoui. Qu'on se fasse plaisir en acquérant ce grand livre".*

Jean-Marie Gilory (Arts et lettres de France).

L'hymne à l'imagination.

L'imagination seule la fascine, l'appelle. Elle invente un autre monde : penchée au-dessus d'une glace qu'elle a décrochée, elle avance dans la salle à manger, inverse le regard imposé. Recherche du vertige.

Le lustre et ses tulipes germent du plafond, s'épanouissent en fleurs étranges. Les chaises flottent les pieds en l'air, les fruits de la coupe restent collés au fond comme par magie.

Tout bascule, la table menace, lourd nuage brun si la glace se penche, se balance, se pose à terre. La guirlande de plâtre blanc offre une bordure fleurie dans un champ parfaitement plat. Tout bascule. Elle ne se situe plus. Meubles heurtés, non prévus. Elle tient la glace comme le volant d'une machine à démonter l'espace, entraînant vers les nouveaux points de vue qu'elle détermine une autre prise de conscience du temps, toutes les choses gardant provisoirement une référence inhabituelle. Le plafond glisse — sensation de vide, de plénitude, pressentiment de l'au-delà de l'apparence.

Et les fleurs menaçantes d'une force autre; l'impression qu'elles peuvent bondir, tomber sur vos épaules d'un coup, ouvrant leur gueule parfumée, vous suçant de pollen jaune. La lumière argentée fatigue les yeux, aveugle autrement qu'en sombre, aveuglée de lumière. Parfois ça fait mal, une chaise se renverse, le silence s'écrase. Résister à la tentation de se retrouver à sa place réelle dans cet espace ingrat, garder le courage de l'ignorance, de l'inquiétude.

Elle sait aussi tourner sur elle-même, toupie aux rayures de la robe bleue et rosé. Les derviches tourneurs vus au cinéma lui ont enseigné cette fabuleuse technique de l'extase. Quelques amies qu'elle initie participent à ce jeu envoûtant. On tourne, on tourbillonne, on tombe, déconditionnée de cette terre absurde, médiocre, méchante. Perd-on l'équilibre ? Se retrouve le sens dur, véritable, éprouvant, des murs, des meubles ou de la terre. Comme on passe vite d'un monde à un autre. Quel est cet *inconnu* qui révèle le mystère des choses ? Le risque expose à d'ultimes découvertes. Là une réussite — des perceptions se déclenchent, marchent à pas de géants, de nains, de génies, à tout coup. Ce n'est pas vrai qu'on doit seulement se lever tôt, travailler à l'école, obéir à papa, à maman, se confesser à monsieur le curé.

C'est *aussi* vrai qu'il se passe d'autres choses aussi importantes, les rêves la nuit (y compris les cauchemars plongeant leurs racines noires dans les abysses de l'âme), le sommeil où l'on échappe à toute contrainte, un arc-en-ciel, des nuages au coucher du soleil, un regard qui touche, ressuscite, un air de musique qui donne des ailes, une caresse qui trouble, une image qui enchante, un bourgeon qui éclate, une rencontre qui réjouit. Refus d'être d'un « milieu », par rapport à qui, par rapport à quoi ? Aller à droite, à gauche, en haut, en bas, à l'envers, à l'endroit, dedans, dehors, aller vers l'éternité des possibles...

Source de sensations différentes, la balançoire, aussi, emmène vers l'empire des sens délivrés. Avec Pierrette la voisine, on invente des chansons, des poèmes en fermant les yeux. Lorsqu'on entortille la corde, on tourbillonne, saoulée de vitesse.

Audacieusement, on se projette en avant, du plus haut du balancement, on vole quelques secondes pour retomber accroupie, à condition de bien se pencher en avant. On s'accroche juste avec un pied au portique, la tête en bas telle une chauve-souris. On invente mille et un tours pour échapper à cette famille insupportée où tout est menace (car mensonge, déviation, dissimulation).

Jeannine FORTIN